

le sens de la tradition. Il évite cependant le ton prêchi-prêcha grâce à son humour. Le curé-berceur, bon cuisinier, machiavélique à ses heures, fait penser à Don Camillo. La dame mûre en extase devant le beau jeune homme est criante de vérité. La fête du village est une parodie carnavalesque de *Notre-Dame de Paris*. L'inoffensif python qui terrorise la jeune brute, bourreau de Roux le fou, n'est qu'un avatar comique des dragons qui hantent les romans de chevalerie. Le héros-narrateur lui-même a le bon goût de ne pas se prendre au sérieux.

Les caractères pédagogiques et humoristiques du roman n'excluent pas une certaine poésie due en grande partie aux mystères du village inconnu, dont une partie du passé a sombré dans l'oubli, père des légendes, et qui célèbre d'étranges cérémonies dans un manoir qui rappelle à certains égards le château du *Grand Meaulnes*.

La langue, familière quand la situation le demande, vive et souple, est très simple et correcte dans l'ensemble.

Je n'hésite pas à recommander *Roux le fou*: les adolescents ne manqueront pas de s'intéresser à l'histoire, s'identifieront aisément au héros et apprendront quelques bonnes règles de conduite.

Pierre Gérin est professeur émérite de la Mount Saint Vincent University, Halifax, Nouvelle-Écosse. Ses recherches sont orientées vers la littérature et les parlars franco-acadiens. Il est aussi l'auteur de nouvelles, d'une farce et de pièces radiophoniques.

LE PARADIS DES ROMANS À TIROIRS

Un si bel enfer. Louis Émond. Saint-Laurent, Pierre Tisseyre, 1993 (Collection Conquêtes). 323 pp., 10,95\$ broché. ISBN 2-89051-516-8.

Ce second roman pour la jeunesse écrit par Louis Émond fait partie de cette catégorie d'écrits qui déçoivent à l'ouverture, mais qu'on aurait grand, très grand tort, de refermer sans plus de jugement. A prime abord, l'intrigue ne semble en effet tourner qu'autour d'une variante du banal et ennuyeux triangle amoureux sur fond d'école secondaire. Simon aime Joëlle qui n'a de yeux que pour Philippe, et puis un jour, au grand désespoir du premier, la jeune fille se détourne de Philippe pour reporter toute son attention émotive vers le marginal Étienne Malouin, le héros hors-la-loi récemment arrivé, au corps superbe (51), qui n'écoute pas, ne parle pas et ne va pas aux cours (34), somme toute un personnage étrange et fascinant (sic) qui impressionne même un "Harrison Ford [poster sur le mur] qui le regarde s'en aller avec un drôle d'air" (52). Un Étienne déchiré entre la faiblesse de la chair (24, 36) et l'amère et cruelle déception passée:

Jamais plus, jamais plus, jamais plus
Que mon coeur prenne en feu
Et qu'on me creève les yeux,
Si je me laisse un jour
Égarer encore par l'amour! (25)

Ce sera, se dit-on très tôt, le typique roman de la quête et de la conquête, avec un Simon (“adolescent” rose) qui ne pourra jamais être plus que “la meilleure amie” de Joëlle, et un James Dean québécois qui se fera littéralement harceler par la nouvelle femme moderne, la “conquérante” Joëlle:

Le mieux est d'avoir une attitude agressive
C'est moi qui suis à l'attaque, qui contrôle
le ballon, qui ai l'initiative. Autant la
garder. (63)

Un Harlequin à la sauce post-féministe, a-t-on rapidement conclu! Quelle erreur!

Cette brillante mise en situation (j'ose croire que l'auteur était conscient de la mer des stéréotypes qui inondait ses 7 premiers chapitres) a ainsi l'avantage d'entraîner le lecteur sur une piste totalement fautive, alors que survient le véritable drame, cœur de l'action et du mystère qui se mettra bientôt à défilier. S'inspirant à la fois de l'épidémie de méningite vécue récemment dans plusieurs provinces du Canada, d'un album de Tintin (*Les Sept Boules de cristal* de Hergé (1948)) et du problème très contemporain de la prolifération de la drogue dans les écoles, Émond nous transporte alors dans un mystérieux et complexe roman policier où Étienne, agent secret de la GRC, cherche à découvrir la source d'un curieux mal qui a déjà envoyé 7 jeunes adolescents dans un inexplicable état semi-comateux, bouleversé occasionnellement par d'effrayants délires hallucinatoires (ref. Tintin). Rapidement, cette enquête aura de retentissants rebondissements: la “maladie de Morel” s'avèrera en effet être la résultante d'une nouvelle drogue peu onéreuse et de plus en plus populaire dans les polyvalentes, et certains “bienveillants” médecins en recherche de vaccin démontreront avoir un agenda caché qui les poussera à des comportements très peu professionnels. Dans l'univers secret de la polyclinique “Les Hespérides” de la petite ville de Cap-aux-Heurs, la marge entre les “bons” et les “méchants” se fera ainsi de plus en plus difficile à discerner. Et le lecteur se surprendra alors à ne plus vouloir déposer le livre.

Hormis donc certains personnages aux propriétés de surface un peu agaçantes, il devient rapidement évident qu'Émond maîtrise avec justesse et intelligence toutes les ficelles inhérentes au roman policier; sa connaissance solide de la construction d'intrigues et de l'élaboration graduelle du suspense lui permettent d'exploiter avec grande efficacité le jeu de la dynamique à tiroirs, des récits sommaires et des analepses (retours en arrière), lesquels se fondent habilement en une narration axée sur la poursuite de l'action et le maintien du mystère. Écrivain bien de son époque, Émond prend également grand soin d'insérer dans son récit des passages humoristiques particulièrement bien réussis, dont le savoureux “cauchemar” de Simon, conséquence ironique d'une surutilisation d'un jeu vidéo (ch. 8).

Enseignant au niveau primaire, Louis Émond communique également avec les jeunes à travers les ondes de Vidéoway, où il s'occupe de l'adaptation pour la jeunesse de l'actualité journalistique. Avant *Un si bel enfer*, il avait publié *Taxi en*

cavale, également aux éditions Pierre Tisseyre, et une pièce de théâtre, toujours pour les jeunes, *Comme une ombre*, mise en marché par Québec/Amérique.

Jean Levasseur est professeur de français à l'Université Bishop's.

TOUJOURS LES BONS SENTIMENTS

Le Silence des maux. Marie-Andrée Clermont en collaboration avec Thérèse Matta-Claudius et un groupe d'élèves de l'école Antoine-Brossard. Saint-Laurent, Québec, Éditions Pierre Tisseyre, 1994. 184 pp., 8,95\$ broché. ISBN 2-89051-537-0.

On l'aura deviné par le titre, qui repose sur l'homonymie entre maux et mots, qu'il ne s'agit pas d'un roman d'aventures, mais bien d'un roman qui se veut réaliste dans sa présentation du vécu d'adolescents d'aujourd'hui. C'est d'ailleurs ce que suggère l'illustration de la couverture présentant deux jeunes gens, garçon et fille, qui, assis sur un banc enneigé, semblent bien malheureux. Les dix-sept courts chapitres du livre racontent en effet les problèmes existentiels de Mikaël Desbines-Gervais et d'Adriana Georgesco. Celui-ci, au début, se révèle particulièrement agressif et haineux envers une mère pleurnicharde et un père alcoolique. Tout va mal à l'école et même Alex, son meilleur ami, qui veut l'aider, doit subir sa hargne. Quant à Adriana, elle souffre de solitude parce qu'elle vient d'émigrer de Roumanie avec ses parents, mais surtout elle s'ennuie énormément de sa jeune soeur Anca qui a dû rester là-bas, et avec qui elle entretient une correspondance, donnant ses impressions sur le Québec et, plus tard, lui révélant sa vie sentimentale.

Au quatrième chapitre, les deux jeunes gens finalement se rencontrent dans un parc près de chez eux — rencontre à laquelle se réfère l'image de la page couverture — et on y apprend enfin la raison des comportements plutôt désespérés de Mikaël et de ses parents: l'adolescent est atteint de leucémie, ce qui explique qu'il porte toujours un bandeau sur sa tête dégarnie de cheveux à cause de la chimiothérapie. Ce premier mystère éclairci, nous assistons au développement de l'amitié entre les deux protagonistes, non toutefois sans heurts, car Mikaël a plutôt tendance à parler de lui en présence d'Adriana sans s'intéresser à la vie et aux problèmes de cette dernière: il monologue sur sa "peur existentielle", et surtout sur le fait que son père refuse de communiquer avec lui et boit sans cesse, tant il est touché et découragé par la maladie de son fils. Après une confrontation, Mikaël reconnaît ses torts et apprend que son amie vit elle aussi un drame: ses parents, qui sont des réfugiés politiques, ont été obligés par le gouvernement de laisser leur plus jeune fille Anca en Roumanie pour les obliger à y retourner. Malheureusement, malgré les promesses d'amour et les espoirs de guérison, Mikaël apprend qu'il est de nouveau malade. Adriana se joint donc à Alex pour le convaincre qu'il doit retourner à l'hôpital. Pour sa part, celle-ci reçoit de bonnes nouvelles: le gouvernement a permis à sa jeune soeur